



Najla Hidri

Double culture

Edilivre – Éditions APARIS



Tous nos livres sont imprimés dans les règles
environnementales les plus strictes

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008

ISBN : 978-2-8121-0139-7

Dépôt légal : Décembre 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Ce livre est dédié à tous ceux qui font de ce monde, un monde meilleur, où les différences ne sont qu'une source intarissable de richesses et de tolérance. Peu importe le pays d'où l'on vient ou celui où l'on vit. L'essentiel est de jouir de tout ce qui est offert, quel qu'en soit le coût ! Ici et maintenant...

Tout a commencé ce fameux jour, le dimanche 2 octobre 1977. Ils sont arrivés avec pas grand-chose : deux valises, quelques souvenirs, beaucoup d'amour et toute la vie à reconstruire devant eux. C'est leur histoire qui nourrit ma vie.

La mémoire est un flambeau qui se passe de génération en génération. C'est la mienne qui le détient et qui ne doit en aucun cas le lâcher...

Première partie

Je suis Najla et rien d'autre. Mon identité, ce n'est ni ma nationalité, ni mes origines et en fait, je n'ai pas d'identité.

Je suis d'ici, d'ailleurs et de nulle part. Je suis deux et ne suis qu'une. Le temps qui passe fait que l'on cherche des réponses. Les chaos sociétaires, le mal être des uns, le racisme chez les autres, tout cela me rappelle que le regard des gens pèsent sur nous et qu'une remise en question s'impose...

Ma vie est comme celle de tant d'autres et pourtant si différente, je vais vous la raconter...

Mardi 24 août 2004. Lyon, Saint-Exupéry, vingt trois heures trente. Comme d'habitude, le temps est pluvieux, l'air est frais et comme à chaque retour, j'ai le cœur serré à l'idée de retrouver mon quotidien et ma seconde peau qu'il me faut revêtir. J'ai bientôt vingt et un ans et je suis française, d'origine tunisienne. Non, on dit tunisienne de nationalité française. Qu'importe ce que l'on dit, à l'heure qu'il est, il y a une heure trente que je ne suis plus en Tunisie, je suis redevenue française, il faut donc que

je réapprenne à vivre au rythme de la France, que je reprenne son pouls pour ne pas être trop en décalage.

Dans la voiture, sur le chemin de la maison j'écoute *Paris* : « *Je marche dans tes rues qui me marchent sur les pieds, je bois dans tes cafés. Je traîne dans tes métros, tes trottoirs même un peu trop, je rêve dans tes bistrots. Je m'assois, sur tes bancs, je regarde tes monuments, je trinque à la santé de tes amants. Je laisse couler ta Seine, sous tes ponts, ta rengaine, toujours après la peine...* » J'ai envie de pleurer, c'est Tunis que j'entends et qui me déchire. Ses bancs, ses murs, sa médina, ses monuments, son charme. Je ne peux plus pleurer ! Je ne dois plus pleurer ! Ce n'est pas comme si c'était la première fois que je quittais la Tunisie pour revenir en France. C'est tous les étés la même rengaine. Mes yeux sont rougis par les larmes que j'ai versées dans l'avion et maintenant je me sens tarie. Les gens autour de moi n'avaient pas du tout l'air affectés par leur retour. Pourquoi suis-je toujours la seule à pleurer dans l'avion ? Ma famille et mes amis ont aussi pleuré à l'aéroport de Tunis Carthage. Les touristes nous regardaient avec une sorte d'incompréhension dans les yeux, de la surprise ou était-ce de l'indifférence ? Je ne saurais décrire l'expression que laissent transparaitre leurs regards. Peut-être que leur seule envie était d'entrer dans la salle d'embarquement alors que moi je traînais le pas. Je savais qu'il fallait partir pour mieux revenir, c'est la règle. Tous ces gens pressés de rentrer, que pouvaient-ils comprendre à mon chagrin ? Je repense à tout ce que j'ai vécu cet été : les fous rires partagés avec mes cousines et cousins pendant nos nuits blanches où chacun racontait son année, les amis formidables que je me

suis faits, les excursions nocturnes dans la capitale, où j'ai découvert des lieux dont je ne soupçonnais pas l'existence et bien sûr le mariage de ma sœur... Je sais que dès demain, ma tristesse sera passée mais qu'il me restera tout de même une mélancolie qui rythmera mes journées jusqu'à l'été prochain.

Je pense à mon lit, il m'a manqué. Le confort français m'a manqué. La France m'a manqué. Pourtant maintenant, c'est la vie paisible tunisienne qui va me manquer et tant pis si là-bas on ne fermait pas l'œil de la nuit...

C'est toujours comme ça ! Je voudrais être là où je ne suis pas. Cette dualité résume ce que je suis ; partagée. Le fruit d'un paradoxe, le résultat de deux cultures. Je porte en moi les stigmates de deux pays. Certains parlent de richesse, soit ! D'autres, parleraient plutôt de déchirure, de fragmentation, de quête identitaire, de toute une génération qui porte en elle un conflit intérieur, une perpétuelle rivalité. Un mal-être secret dont on a l'impression que personne ne pourrait comprendre la nature, tant il paraît irrationnel, tant il est déraisonnable. Je me situe entre ces deux catégories de personnes. Je vis tout ce que j'ai à vivre, avec tout le bonheur et la peine que cela implique, comme tout un chacun et sans penser que ma situation est atypique ou quoi que se soit de ce genre.

J'arrive dans le parking de l'immeuble où j'habite. Tout me paraît minuscule ici. Les copropriétés sont toutes cernées de grillages électriques. Le quartier est inerte, il n'est pourtant que minuit trente, l'heure à laquelle les Tunisois commencent la soirée. Ce ne sont plus les vastes maisons tunisiennes qui se présentent à mes yeux mais une forme architecturale,

contraire et plus structurée. Ici tout est ordonné. Les voitures sont impeccablement garées, les chats du quartier relativement discrets par rapport aux chats tunisiens qui ne manquent pas d'air et qui le soir sont les rois des rues de Tunis. Le temps de sortir les valises de la voiture, de prendre l'ascenseur et me voilà chez moi, dans l'appartement. Je retrouve Câline, mon petit amour de chat que j'ai laissé à mes voisins et qui m'a fait tant de peine à mon départ, je n'avais aucune envie de la laisser et aucune envie de l'amener, de peur de la perdre. Finalement et après de mûres réflexions, il s'était avéré plus sage de la laisser ici. C'est tellement bon d'être chez soi. Comme si en Tunisie je n'étais pas chez moi ! Certains, d'origine étrangère et mal dans leur peau, crèveraient de m'entendre dire cela. Ils doivent penser que je suis chez moi que dans mon pays d'origine. Ils pensent comme les partisans du Front National ! *La France aux français* ! Oui mais lesquels, ceux de souche ou « les imposteurs », ceux à qui on fait croire qu'ils ont une place au sein de la société alors qu'ils en ont une, de droit ? Peut-être ont-ils raison ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. En tout cas, je suis chez moi là où je me plais à vivre et c'est ce qui compte.

Ma nuit de sommeil fut délicieuse. Quel bonheur de retrouver ses bonnes petites manies du matin, d'entendre le facteur sonner pour amener une lettre recommandée, qui généralement n'annonce rien de positif. Cette sensation de bien-être ne s'explique pas, elle se vit. Ma voisine, une dame très sympathique que je considère comme ma grand-mère française, est descendue nous saluer. Mes parents, n'ayant rien perdu de leur hospitalité tunisienne, avaient pensé à elle pendant les vacances et lui ont rapporté un très joli

vase artisanal de Nabeul, qui n'avait pas manqué de lui faire plaisir. Mes parents aiment beaucoup leurs amis français, ils viennent régulièrement à la maison et l'écart culturel ne se ressent pas du tout. Peut-être que les uns et les autres font des efforts pour combler ce hiatus ? Ou peut être et c'est sûrement cela, qu'ils n'y pensent pas, qu'il n'y pensent plus, qu'ils ont dépassé ces a priori. Toujours est-il, que dans nos rapports, l'harmonie est le mot d'ordre. C'est la loi naturelle qui s'est imposée, simple question de tolérance...

La première chose qui me vient à l'esprit ce matin, c'est de consulter la messagerie de mon téléphone portable et mon courrier. En Tunisie, j'étais pour le moins coupée du monde, j'ai reçu plusieurs lettres de mes amis et de nombreux messages de mes proches qui disent tous la même chose. Je leur manque, il faut que je rentre vite en France... Tous les gens que j'aime m'ont manqués, leurs messages me font plaisir mais ce plaisir est mêlé à un sentiment de culpabilité, quand je pense à mes amis tunisiens que je ne vois que très rarement et à qui j'ai laissé un vide en rentrant. Mes amis français pensent-ils à mes amis tunisiens et à la majorité de ma famille qui vit là-bas ? Se doutent-ils seulement de leur existence ? Et vice et versa, en Tunisie ont-ils conscience qu'en France j'ai trouvé une sorte de stabilité ? Je pense que ma situation est celle de milliers de jeunes de France et que par conséquent, ces questions, je ne suis ni la première, ni la dernière à me les poser. Je n'ai envie de répondre à personne, j'ai l'intention de n'être là pour personne si on me demande. Je me repli sur moi-même comme un enfant enfermé dans un mutisme entêté. Je suis une enfant en réalité, j'aimerais grandir et prendre les choses du bon côté comme mes frères

et mes sœurs, comme les adultes pour qui rien n'est un problème. J'aimerais légitimer mon sentiment de solitude et de désarroi, faire en sorte qu'il ne soit pas « fantaisiste ».

Pas question de me laisser abattre, j'appelle pour ma réinscription l'école de musique dans laquelle je pratique la guitare classique, le solfège et le chant. Je suis passionnée de musique depuis mon plus jeune âge et je consacre le plus clair de mon temps libre à vivre ma passion. Ma formation musicale est classique pour la guitare. Je joue aussi bien des morceaux de Bach que des morceaux espagnols de Francesco Tarrega, Fernando Sor en passant par des études classiques de compositeurs plus contemporains. Cette formation classique contraste avec mon répertoire de la chanson française qui relève plutôt de la variété. J'ai l'impression que les mélomanes ne connaissent pas de frontières et c'est cette universalité qui m'attire. Enrico Macias chantait ces paroles chimériques, qui pourtant m'inspirent confiance : « *La vérité, c'est d'aimer sans frontières* ». Ma vie est une chanson. J'illustre chacun de mes dires par une composition musicale. Lorsque l'on me raconte une histoire, je ne peux pas m'empêcher de trouver un équivalent musical. C'est une habitude que j'ai acquise depuis mon enfance. Je chante comme on parle. Dire les choses en chantant m'est plus supportable que de les dire en parlant. Dans la vie, je parle énormément mais souvent pour ne rien dire, enfin je pense... La chanson me permet de mettre des mots sur certaines choses que la pudeur ne m'autorise pas à dire.

Il faut aussi que je pense à ma rentrée en Fac de lettres à l'université Jean moulin Lyon III. Au départ rien ne laissait présager des études universitaires Je me

suis réorientée. A la base, j'ai une formation professionnelle. J'ai eu tout d'abord un brevet d'études professionnelles de Ventes Actions marchandes puis ensuite un Baccalauréat professionnels en Accueil Services Assistances. En somme, rien d'intéressant car je m'ennuyais et j'avais l'intime conviction que ce n'était pas ce à quoi j'aspirais. Mon orientation à la fin de ma troisième a été plus que bâclée car je n'avais rien de l'élève modèle et je ne savais pas du tout ce que je voulais faire. Enfin si, mais rien qui ne ressemble aux souhaits de mes camarades et qui inspire confiance aux professeurs. J'avais un très bon niveau en français et en espagnol uniquement et ce n'était pas suffisant pour prétendre à un baccalauréat littéraire. Alors les professeurs convaincus de mes qualités relationnelles et d'élocution, avaient décidé de faire de moi une vendeuse... « Elève fantaisiste », voilà ce que disaient de moi les maîtresses et instituteurs à l'école maternelle et primaire, ensuite au collège : « quel gâchis » puis au lycée « esprit vif, dommage qu'il soit ailleurs »... Aujourd'hui je regrette beaucoup ce choix et si je pouvais revenir en arrière je modifierais un bon nombre de choses. Tout cela ne m'a pas empêché de retomber sur mes pattes puisque je suis en fac de lettres et c'est le plus important car dans la vie il n'est jamais trop tard pour faire les choses. Je n'ai toujours pas la moindre idée de ce que je veux faire mais en tout cas je suis déjà plus en harmonie avec moi-même ! *Je n'ai pas demandé à venir au monde, je voudrais seulement qu'on me fiche la paix, j'n'ai pas envie de faire comme tout le monde mais faut bien que je paie mon loyer. Qu'est ce que je vais faire aujourd'hui, qu'est ce que je vais faire demain, c'est ce que je me dis tous les matins. Qu'est*

ce que je vais faire de ma vie moi j'ai envie de rien...

Je sais que j'aime l'art en général et que le métier auquel je suis destinée aura forcément un rapport avec, enfin je l'espère. Le côté positif de tous ces rebondissements, qui finalement se sont révélés très enrichissants sur le plan professionnel, c'est que j'ai acquis au fil des années une formation qui me permet de prétendre à de nombreux emplois dans différents domaines. L'an dernier j'étais vendeuse représentante pour une grande marque de téléphones mobiles, j'ai fais des dégustations de plats préparés dans une grande surface, j'ai même travaillé dans une maison de la presse ! Tout cela pour dire que dans la vie tout est bon même ce qui sur le moment paraît avoir un goût amer. Voilà ce qui me réjouit. En fait, je n'ai pas fait tout cela pour rien. Je veux que les jeunes d'origines étrangères vivant en France comprennent cela.

De toute façon je dois me faire une raison car je le sais, ma vie est en France et je dois accepter de vivre au présent. Ma vie en France est agréable. Je suis très bien intégrée. Du moins, « je » me suis très bien intégrée. Ce qu'il faut savoir en matière d'intégration c'est que si on ne va pas vers les autres, ils ne viennent pas à nous ou très rarement, pour parler de ma propre expérience. Je suis quelqu'un de très sociable et j'aime aller vers les autres, je n'ai de ce fait, aucun problème relationnel ou d'intégration. Cependant, je n'aime pas parler d'intégration car cela revient à dire que les éléments dont il est question ne font pas partie d'un tout, qu'on les ajoute à une unité alors que les enfants d'immigrés, comme moi sont nés en France et sont donc par définition intégrés. « Intégration » est un mot qui irait plutôt à la situation de mes parents. Ce sont eux qui ont, de plein gré, tout quitté et qui ont dû

réapprendre à vivre, reconstruire leur vie, s'adapter à un système différent. Aujourd'hui, en France, beaucoup de termes employés pour désigner les personnes d'origines étrangères sont insignifiants et souvent péjoratifs. Le terme « beurette » m'est insupportable. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je trouve cela très rabaissant. Dire qu'il y a même une chaîne du câble qui s'appelle « beur TV ». C'est un vrai phénomène de société ! Cette chaîne, propose de nombreux reportages, documentaires sur la communauté maghrébine et son histoire. J'apprends énormément en regardant les programmes qu'elle propose. Par exemple, j'avais vu, à mon grand plaisir, les cafés tunisois où les intellectuels et artistes tunisois aimaient se retrouver, pour parler de l'actualité artistique et politique. Dommage, que le nom de cette chaîne, soit si peu recherché et trop stéréotypé.

J'ai beaucoup d'amis de toutes origines confondues, en France. Je ne leur ai jamais demandé comment ils vivaient cette sorte de double vie mais je crois qu'ils la vivent plutôt bien. Ce que je vois dans certains milieux, c'est le repli. Certains pensent que le fait d'être maghrébin empêche la communication avec un français. Penser cela est une barrière à la bonne marche de la société et empêche l'épanouissement des uns et des autres. Le communautarisme coupe de beaucoup de choses primordiales telles que la richesse culturelle et la tolérance. Pour parler de la délinquance car c'est un réel problème qui frappe particulièrement ma communauté, je crois qu'elle découle d'une souffrance, générée par le rejet, le mépris et l'intolérance. C'est un cercle vicieux, tenter de combattre la délinquance sans se soucier des problèmes que rencontrent les jeunes d'origine

maghrébine, sera toujours vain. Je comprends parfaitement, sans les cautionner pour autant, certaines réactions. Les jeunes maghrébins de France ont besoin de plus de considération et de valorisation car c'est très complexant voire humiliant, d'être rejeté à l'entrée d'une boîte de nuit ou lors d'un entretien d'embauche... Il faut aussi reconnaître qu'une minorité, car c'est une minorité, ne facilite pas cette considération et ne permet pas de légitimer l'égalité des chances.

Cet après midi je dois aller au tribunal d'instance rue Servient pour réclamer ma carte d'identité française. En marchant dans les rues de Lyon j'ai l'impression de flâner sur l'avenue Habib Bourguiba près de la cathédrale Saint-Vincent-de-Paul à Tunis. C'est là-bas que j'aime déambuler lorsque je me rends chez ma grand-mère maternelle qui habite rue de Marseille, une des rues perpendiculaires à l'avenue. Dans l'avenue Habib Bourguiba, il y a les terrasses de cafés, les vendeurs de journaux et de cartes postales, les abondants cireurs de chaussures et tout au bout de l'avenue, le souk, toujours bondé de touristes, venus dénicher des souvenirs de vacances. Le souk est ce lieu qui renferme dans quelques ruelles toute la beauté et la richesse du patrimoine artisanal tunisien. Argent et or y sont travaillés par les orfèvres, de sublimes narguilés et tapis des mille et une nuits y sont exposés. Un rituel ancestral veut que l'on marchande tout ce que l'on voit, à condition d'avoir l'intention d'acheter, pour ne pas faire perdre son temps au vendeur, qui malgré tout reste courtois. J'adore l'ambiance du souk et les parfums d'ambre et d'encens tunisiens qui s'en dégagent. A la fin du shopping, mon excursion se solde toujours par un

café crème italien, à la sortie du souk, dans un vieux café de la médina. Je suis près de la cathédrale Saint-Jean à Lyon. Je cherche les vendeurs ambulants de Jasmin et de citronnade. Je sais que ce n'est pas ici que je les trouverai. Ils ne font plus partis de mon décor extérieur mais ils vivent en moi. J'ai le cœur léger, la tête pleine de bons souvenirs, j'avance.

J'arrive dans les bureaux du service de nationalité. J'explique à la jeune femme qui s'occupe de mon dossier que j'ai presque vingt et un ans et que je n'ai toujours pas ma carte d'identité française alors que je suis née en France. Je ne comprends pas. Toutes ces démarches et barrages administratifs alors que je suis née en France. C'est comme s'il fallait mériter la nationalité française, payer le prix fort. Elle avait mis du temps avant de lever la tête. De toute façon, les gens qui travaillent dans les administrations m'ont toujours exaspérée. Elle m'expliqua que j'avais la possibilité de décliner la qualité de Française et me demanda si je souhaitais le faire. Pourquoi le ferais-je ? Cette question me tourmenta. Je venais de réaliser que n'est pas français qui veut, le seul fait d'être né en France ne suffit pas, encore faut-il aimer la France pour en acquérir la nationalité. Et tout cela me paraît aujourd'hui tout à fait compréhensible. Même si toutes les démarches ont été longues, il vaut mieux aimer un pays pour y vivre toute une vie. Je lui avais répondu que je ne le souhaitais pas. Elle a fixé la date de notre ultime rendez-vous, pour me délivrer ma pièce d'identité.

Ma mère m'avait raconté que ma sœur Houda, l'aînée de la famille qui est née en Tunisie avait eu le droit à un interrogatoire pour avoir une pièce d'identité française à la place de sa carte de séjour. Dans cet

entretien le juge lui avait demandé si elle aimait la France. Toutes sortes de questions auxquelles il faut répondre le plus sincèrement possible. Maxime Le Forestier dans une de ses chansons rappelait une notion capitale : « *On ne choisit pas ses parents, on ne choisit pas sa famille. On ne choisit pas non plus les trottoirs de Manille, de Paris ou d'Alger pour apprendre à marcher. Être né quelque part, pour celui qui est né, c'est toujours un hasard. Je suis né quelque part, laissez-moi ce repère ou je perds la mémoire. Est-ce que les gens naissent égaux en droit, à l'endroit où ils naissent ?* » Pour ma part, bien sûr que j'aime la France, ses valeurs, ses poètes. Je pense que ma double culture n'est pas une barrière à l'amour que je lui porte. Je pense à la chanson de Charles Trenet : « *Douce France cher pays de mon enfance bercé de tendre insouciance je t'ai gardé dans mon cœur* ». Et c'est tout à fait ça, la France est le cher pays de mon enfance et je la garde dans mon cœur, « *quitte à faire de la peine à Jean-Marie...* » « Je sors du tribunal en pensant à notre cher représentant du Front national qui proclamait « la France au français ! ». Pourquoi ne reconnaît-il pas que les enfants d'immigrés nés en France ont le droit de se revendiquer français ? Il devrait faire preuve de plus de gratitude tout comme les immigrés ont fait preuve de courage en acceptant la nouvelle vie qui s'offrait à eux. « *Elle croyait qu'on était égaux, Lily, au pays de voltaire et d'Hugo, mais pour Debussy en revanche, il faut deux noires pour une blanche, ça fait un sacré distinguo...* » La France a fait venir ces immigrés pour la reconstruire après la seconde guerre mondiale et maintenant que leur répond-elle ? Que propose-t-elle aux enfants de ces immigrés ?